

Les dîners franco-allemands se succèdent à la Haye.

Qui l'eût dit et qui l'eût cru, à l'époque où les "boches" coupaient les mains aux enfants...

Les "barbares" d'alors sont devenus les amis d'aujourd'hui.

C'est ce qu'on appelle l'art de duper les peuples.

Le libertaire

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20e)
(Chèque postal : N. Faucier 4165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an...	22 fr.	Un an...	30 fr.
Six mois...	11 fr.	Six mois...	15 fr.
Trois mois...	5,50	Trois mois...	7,50

Chèque postal : N. Faucier 4165-55

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

LES S. F. I. O. EN BATAILLE

PARTICIPATION ?

La trêve des confiseurs est terminée. Les jeux parlementaires vont reprendre.

Nous avons vu, tout d'abord, à l'aurore de cette session, l'élection du socialiste d'extrême-gauche Ferdinand Bouisson, à la présidence de la Chambre, par la majorité jacobine.

Il est vrai que Tardieu, que Léo Huret, accablé de tous les crimes dans le *Populaire*, était venu tout exprès, pour assurer le succès de celui dont il fut l'amphytrion, l'ami Bernier à Saint-Raphaël.

Les cordiales relations qui unissent l'homme de la N'Goko-Sangha au roubillard Bouisson, ne sont un secret pour personne. Et Tardieu, qui pense, que c'est avec les anciens braconniers que l'on fait les meilleurs gardes-chasse, n'ignore point, que son ami Bouisson, l'élus des nerfs à la Ciotat, saurait, mieux que quiconque juguler l'opposition et elle avait quelque velléité combattive, ce dont la pusillanimité de ses chefs la garde bien.

Bouisson réclut, Tardieu est reparti, par le premier train, pour La Haye.

Il ne redoute rien de ses adversaires. Ils peuvent s'agiter. Il fait siffler la cravache à la tribune et tout rentre dans l'ordre.

Quoi qu'on dise, Tardieu est vraiment, par le ton et la manière, fidèle aux enseignements du vieux chenapan de Draveil-Villeneuve.

Clemenceau, pendant trois ans, de 1906 à 1909, terrorisa les ennemis du Parlement.

Tardieu, s'il ne doit compter qu'avec la *faute* résistance que lui font les hongres de la gauche, a beaucoup de chance de connaître une aussi longue carrière.

Enfin, de part et d'autre, on s'agit beaucoup. Chez les socialistes, l'effervescence est à son comble. Renaudel, Paul-Boncour sont le diable à quatre, à propos de la participation.

Jamais le conflit entre participationnistes et antiparticipationnistes n'a atteint une telle acuité ni revêtu l'aspect, qu'il présente de plus en plus — et cela se conçoit aisément — celui d'une bataille essentiellement personnelle, entre les divers leaders S. F. O. L'acharnement montré de chaque côté, s'accroît journellement. L'échec de Daladier, dans sa tentative de constitution d'un cabinet social-radical, n'a pu contribuer à exalter les passions.

Et certains accusent...

Renaudel et ses amis, ne dissimulent guère leur mépris pour les louches attermoissements des Blum et des Bouisson. Sa colère contre eux est grande.

Du reste, il accuse carrément Bouisson, Blum, et quelques autres, d'avoir été, par leurs manœuvres, les meilleurs artisans de la combinaison Tardieu-Maginot.

Et ma foi, si Tardieu est un pouvoir, vous êtes mal venus de vous en plaindre, dit-il à ses adversaires.

Et ceux-ci ne bronchent pas, sous la rafale de griefs précis, que l'autre apporte à l'appui de ses affirmations.

Pour nous, évidemment, il ne s'agit pas de savoir si Daladier eût été moins mauvais que Tardieu.

La question ne saurait se poser. Il est toujours difficile, en matière parlementaire, de séparer le bon grain de l'ivraie.

Et du bon grain, y en a-t-il ?

Donc, Renaudel, même la vie dure aux antiparticipationnistes à la Blum. En se joignant, il a tout fait de démontrer l'hypocrisie de ceux qui feignent de mépriser la participation alors qu'ils sont en si grand appétit de pouvoir.

Blum n'ambitionne rien tant qu'un bon petit maroquin ministériel.

Mais cet homme est susceptible. Il ne veut pas que son parti rentre dans un gouvernement radical, par la porte basse de la collaboration. Il voudrait qu'on offre le pouvoir aux socialistes. Alors, ma foi, il se laisserait peut-être tenter.

Car le monsieur, j'allais dire, Paul-Boncour, qui a joliment la Chambre et qui, selon toutes probabilités, lui serait préféré, au cas où l'on serait en quête d'un président du Conseil socialiste.

Cette hypothèse l'effraie. En ce moment, son prestige est sérieusement battu en brèche, au groupe parlementaire socialiste. Sa subtilité a fini par lui être préjudiciable. Tous les jeunes socialistes avides du pouvoir, comprenant mal ses réticences, ses hésitations sempiternelles.

Les solutions hybrides, nègre-blanc, qui ont fait sa réputation, ne leur agréent que modérément.

Quant à Renaudel, il a au moins un mérite. On peut dire tout le mal possible de son patriotisme désespérant, de ses soucis de père-patrian-plan, pour la défense du pays.

Mais néanmoins on ne peut mettre en doute sa loyauté.

Il est réformiste, mais il ne l'a jamais caché. Buté dans ses idées, il les soutient, envers et contre tous, avec une farouche énergie.

En toutes occasions, il fait souvent haut ses dires, jamais il ne cherche à baisser. Les solutions tortueuses, il les laisse à l'abstrait de quinquessence qu'est le mièvre député de Narbonne.

La lutte se poursuit, violente, au sein du Parti. La participation est en jeu. Encore une fois, il semble bien que les antiparticipationnistes groupés derrière Severac-Paul Faure-Ziromski, l'emporteront.

Les radicaux se préoccupent beaucoup du résultat du Congrès socialiste qui va se tenir prochainement. Les fédérations, qui se sont

prononcées jusqu'alors assurent la majorité au clan Ziromskiste.

Daladier en témoigne quelque inquiétude. N'a-t-il pas déclaré, de la manière la plus claire, à Orange, que la décision que prendrait à la fin du mois les socialistes aurait une grande répercussion sur la politique du groupe radical ? Les socialistes acceptant la participation, ce serait la voie ouverte à un vague Gouvernement d'union des gauches, qui, du reste, ne serait pas viable, et qui recommencerait la désolante politique d'Herriot.

Ainsi, les socialistes sont en pleine discussion. La controverse va son train.

On se jette les classiques à la face. On fouille les vieilles paperasseries. On cite Jaurès et on invoque Jules Guesde, à moins que ce ne soit Vaillant.

Les bonzes scrutent les versets sacrés de la Sainte Doctrine.

C'est à qui sera le plus habile exégète.

Et les vieux papiers, une fois de plus, conditionnent l'avis des uns et des autres.

Les faits, on ne compte pas avec; la réalité, on la dédaigne.

Pourquoi le parti socialiste ne serait-il pas un parti de Gouvernement ?

Au moins, cette position aurait l'avantage d'être claire. L'équivoque ne serait plus possible.

On saurait à quoi s'en tenir. Impossible serait aux batteurs d'estrade des réunions électorales de nous dire qu'ils sont révolutionnaires.

Pourquoi s'opiniâtrer à vouloir concilier les incompatibles ?

Certains socialistes veulent à tout prix conserver à leur maison une enseigne révolutionnaire pour agencer la pratique.

Mais qui veulent-ils tromper ? Ce fut toujours le grand souci des socialistes : passer pour révolutionnaires, et en fait ne jamais l'être.

C'est pour cela qu'il faut savoir gré à Renaudel et à ses amis de leur robuste franchise. Ils veulent en finir avec cette duplicité, ils veulent rompre en visière avec cette politique menteuse.

Ils sont réformistes, collaborationnistes, et ils le clament. Ils disent très bien que le Parti socialiste ne peut être une organisation révolutionnaire.

Les autres, Ziromski et consort, ergotent bien, mais c'est surtout par peur du communisme. Ils ont grand-peur que la collaboration ne jette dans les bras des bolchevistes quelques déstabilisés.

Les participationnistes viennent de faire une recrue de choix. Le Grand Lama marxiste, Karl Kautsky, l'auteur de la fameuse motion d'Amsterdam, qui interdit à tout socialiste de participer à un gouvernement bourgeois, vient d'écrire à Renaudel qu'il est pleinement d'accord avec lui, et qu'il convenait de se moquer des textes sacrés du socialisme, « les vieilles motions ayant moins d'importance que les nécessités présentes, à une heure de crise pour les démocraties de l'Europe ».

Admonestant les socialistes, Kautsky félicite ce qu'il appelle la « politique des bras croisés ».

On comprend que Lénine ait écrit : « Le renégat Karl Kautsky et la Révolution prolétarienne ».

Il n'est pas jusqu'à ce brave Bidégary, de la Fédération des Cheminots, cet ancien révolutionnaire, qui n'ait déclaré comiquement, dimanche, au Congrès de la Fédération socialiste de la Seine, « qu'il était fatigué d'attendre depuis trente ans la réalisation du programme socialiste ».

...Nous, aussi...

En dépit de l'accession de ses amis au pouvoir il est présumable qu'il attendra encore quelque temps avant de voir la réalisation de ce fameux programme.

Nous disons : que les socialistes participent...

Pourquoi ?

Mais pour en finir, une fois pour toutes, avec l'illusion du réformisme parlementaire.

La conquête des « pouvoirs publics » pour les socialistes, en régime capitaliste, voilà qui ne serait pas banal.

Auraient-ils des velléités — ce dont il nous sera permis de douter — de réaliser leur programme, que cela leur serait impossible légalement. Les Comités économiques leur feraient rapidement voir combien ils pèsent peu dans leurs mains.

Que les socialistes fassent une fois de plus l'expérience qu'il n'y a rien à attendre d'une collaboration pacifique avec le capitalisme.

Leur expérience servira du moins à faire tomber les écailles des yeux de certains prolétaires.

Qu'elle se fasse !

Ailleurs, on collabora. C'est vrai ! Devons-nous établir le bilan des gouvernements Macdonald et Hermann Muller ?

Cook, le syndicaliste anglais, ne vient-il pas de déclarer dans une interview, reproduite par la presse mondiale, que les mineurs anglais étaient fixés, maintenant, quant à la capacité réalisatrice des socialistes quand ils ont le pouvoir en mains ?

Et Hermann Muller, Zorgebel, faut-il que nous rappellions les brillants exploits par lesquels ils ont montré leur attachement à la classe ouvrière ?

Allons, que les socialistes déchirent les chiffons de papier que sont les vieilles Chartes, et qu'ils donnent, une fois de plus, aux masses, la preuve de la vanité du réformisme parlementaire.

A. BARCELONE.

LA RÉPRESSION S'ACCENTUE...

La condamnation de Ghislain et Delobel est confirmée.

Eugène Guillot est condamné à 1 an de prison.

Le "Libertaire" est à nouveau poursuivi.

Ribeyron est arrêté.

Les Pouvoirs Publics s'acharnent contre nous. Ils usent de tous les moyens pour annihiler notre propagande. Ils se trompent s'ils croient arrêter notre effort, par leurs poursuites et leurs arrestations.

La série continue

Lundi dernier, nos amis Ghislain et Delobel voyaient la condamnation à treize mois de prison et 2.000 francs d'amende prononcée contre eux, en première instance, confirmée par la cour d'appel.

Huit jours auparavant, Delobel avait été condamné par la 11^e Chambre, à une peine de un an de prison pour la publication dans le *LIBERTAIRE*, des courageuses déclarations d'Einstein.

Notre camarade RIBEYRON, gérant du *LIBERTAIRE*, a été arrêté mercredi matin, par ordre du juge d'instruction Delalé. Il est inculpé d'APOLOGIE DE FAITS QUALIFIÉS CRIMES, à propos de l'article UN SINISTRE VIEUX EST MORT, paru dans le numéro du *LIBERTAIRE*, sur la mort du Tigre.

La phrase poursuivie est celle qui, très succinctement, dit le courage de Cottin qui, au péril de sa vie, tenta de clore les exploits du barbon sanglant.

« Notre ami Cottin tenta héroïquement en sacrifiant sa jeunesse de mettre fin au règne macabre du Tigre. »

Ribeyron a été écroué à la Santé, au régime politique.

Il a choisi comme défenseur M^r Fourrier.

D'autre part, le camarade Eugène Guillot a comparu devant le conseil de guerre du Cherche-Midi, pour répondre de son insoumission.

Il a été condamné au maximum de la peine, soit UN AN DE PRISON.

Toutes ces mesures semblent bien être le prélude d'une vaste offensive gouvernementale contre notre organisation. On pense ainsi altérer notre courage et ruiner notre travail de propagande. On se trompe.

Tous les camarades comprendront, en ces graves conjonctures, toute l'importance de l'aide que nous sommes en droit d'espérer d'eux.

LES OBJECTEURS DE CONSCIENCE

Eugène Guillot en conseil de guerre

Le procès de notre camarade Eugène Guillot, est venu vendredi dernier devant le Premier Conseil de Guerre, siégeant au Cherche-Midi. Il est à 11 h. 30, quand Eugène Guillot est introduit. Le Conseil est présidé par M. Gorse, conseiller à la Cour. M^r Dejean est au banc de la défense. Le colonel Favard remplit les fonctions de ministère public.

Le président donne lecture de l'acte d'accusation. On connaît les faits. Le jeune Guillot a refusé de se rendre à l'appel de convocation qui lui était adressé, à Bitché, Eugène Guillot, jusqu'en décembre 1929, n'a pas cru devoir répondre à l'autorité militaire : la cause en est simple autant qu'évidente. Eugène Guillot, soignait sa mère malade.

La pauvre femme décédée, n'ayant plus à redouter, que son acte ne lui portât un coup mortel, Guillot se dénonça. Il écrivit au président de la République un novembre dernier pour l'informer que sa conscience lui interdisait d'apprendre le métier des armes. Il avait l'horreur de la guerre et du militarisme.

Il fut arrêté dans les conditions que l'on sait et écroué au Cherche-Midi.

L'accusation veut bien reconnaître que les renseignements recueillis sur Eugène Guillot lui sont favorables, que les rapports de police le présentent comme un ouvrier travailleur, et plutôt paisible.

Le président Gorse invite ensuite Guillot à s'expliquer sur les raisons qui l'ont amené à refuser le service militaire. Guillot, donne alors lecture d'une déclaration très nette. Etre soldat c'est accepter de tuer. Or, il a beaucoup réfléchi sur les résultats de la dernière guerre. Il y a eu trop de victimes. Pour éviter le retour de semblables boucheries, il faut vouloir la paix. Le meilleur moyen, c'est de ne pas porter les armes. Sa conscience lui interdit donc, de se soumettre à l'apprentissage de la guerre que l'on fait à la caserne.

Le président, qui est vraiment d'un genre particulier, interrompt fréquemment l'accusé, pour discuter ses convictions. Et cela sans aucune morgue, mais même, avec une certaine nuance de drôlerie.

Mais il y a des guerres défensives, où notre devoir est de défendre le pays, objecte-t-il à Guillot, lorsqu'il a terminé sa déclaration.

— Il n'y en aurait d'aucune sorte si les consciences se révélaient, réplique Guillot. Vous exagérez votre rôle.

— J'objets à mon devoir envers l'humanité. Devant tant de bon sens et de calme courage, le président Gorse veut bien concéder à Guillot.

— Je respecte vos idées, mais j'en blâme l'application.

Eugène Guillot achève ce colloque en répétant que de toutes façons on ne doit pas transiger avec sa conscience, que l'on doit tout faire et tout risquer pour défendre la vie, et se refuser à la guerre, qui n'est que destruction et mort.

Ensuite vient le défilé des témoins. Les officiers qui siègent aux côtés de M. Gorse, les uns affalés en des poses lasses sur le fauteuil, les autres guindés dans une raideur toute militaire, vont entendre de multiples voix, leur affirmer quel crime est la guerre, et combien sont détestables tous ceux qui veulent perpétuer les horreurs du militarisme odieux.

Le premier témoin introduit est

JEAN BERNAMONT

On sait que M. Jean Bernamont est un ancien élève de l'école Normale Supérieure, qui, incorporé, il y a quelques semaines, a invoqué l'objection de conscience pour se refuser aux obligations militaires. Pour protester, il a fait huit jours durant, la grève de la faim.

M. Gorse trouve cette attitude étrange. Il veut à toute force que M. Bernamont ait quelque infirmité physique.

M. Bernamont réplique qu'il n'a, à sa connaissance, aucun cas d'infirmité physique.

Obstinément, M. Gorse, cherche à sa réformer des causes invincibles.

— Les médecins n'ont diagnostiqué aucune affection, alors ?

— Aucune.

— C'est pour... désaffection patriotique que vous avez été réformé, alors. Vous êtes un révolté, monsieur.

M. Bernamont, laisse sa place à la barre à :

L'ABBE BACH

Cette seconde déposition, sera comme la première, et du reste, comme toutes celles, qui suivront, fertiles en incidents.

M. Gorse n'est point au bout de ses peines. Et tout le débat n'épuisera pas son étonnement.

L'abbé déclare tout d'abord, qu'il a eu avec Guillot, des relations de voisinage et que tout ce qu'il sait de lui le lui rend très cher, c'est un brave garçon, dont il partage l'opinion sur l'objection de conscience.

Avec la plus touchante naïveté, cet abbé, qui a le tort impardonnable, d'être fidèle, à la vraie doctrine du Christ, fait une déclaration, qui n'a pas l'heur d'agréer à M. Gorse.

— J'ai fait la guerre. Mais si j'avais en 1914, su ce que j'ai appris depuis, j'aurais agi comme Guillot. Plutôt que de servir, j'accepterais la prison. Je ne reconnais, pour moi, ni à des juges, ni à un Gouvernement le droit de faire violence à une conscience.

Devant ce coup droit, M. Gorse, roule des yeux égarés. Il est visiblement dans la position d'un chat sur la braise.

De crainte qu'il ne continue son hérétique exposé, M. Gorse le rabroue assez vivement, et fait venir le témoin suivant, M.

LE PASTEUR HENRY ROSER

Tous connaissent le pasteur Henry Roser, qui maintes fois, a pris, la parole, en faveur des objecteurs de conscience dans les réunions publiques.

Il est à la barre, grand, le visage ouvert, la voix bien timbrée, nette et vibrante.

Lire la suite en 3^e page.

MUSIC IF YOU PLEASE

ANQUETIL ET C^{ie}

Le procès Hanau-Anquetil, après bon nombre de tergiversations procéduraires et en dépit de trois séries de conclusions tendant à un nouveau renvoi, est enfin commencé...

La 11^e Chambre est en ce moment le théâtre d'une parodie de justice, dont les joyeux incidents illustrent d'une façon magnétique la décomposition morale dont se meurt notre société actuelle.

Le procès, à lui seul, est un témoignage terrible contre toutes les valeurs que l'on voudrait nous voir vénérer : La Presse, La Justice, le Parlement...

Un relent de pourriture se dégage des débats de la 11^e Chambre. Mieux que toutes les diatribes les plus enflammées, les débats de l'affaire Anquetil-Hanau, montrent combien notre belle société s'achemine lentement mais sûrement vers la plus corrompue des décadences.

« Murs de bas-empire, disent les gens épris de comparaisons historiques... »

On ne nettoie pas les écuries d'Angias avec un plumau, disait Chamfort.

C'est certainement avec tout autre chose qu'un plumau qu'il faudrait procéder à la réfection de la Société actuelle.

... C'est le gracieux Cassagneau, qui fait office à la 11^e Chambre de procureur. Gageons qu'il ne montrera pas pour le fétide Anquetil, protégé par toutes les mafias, aussi bien les officielles que les occultes, les mêmes rigueurs que pour les méchants révolutionnaires, que le hasard amène à comparaître devant lui. Cassagneau rude pour les gens sans *aven*, qui ont la faiblesse d'avoir des convictions et de ne point savoir les taire, sera suave et melliflue pour les maîtres-chanteurs en carte...

Revenons à nos moutons. Le terme n'est pas trop fort pour des coquins sans allure comme Anquetil et Mimoum Amar. Ils sauraient l'un et l'autre — et leur vilaine attitude à l'audience le prouve — faire le dénonciateur, le mouton, pour se tirer d'affaire.

D'ailleurs, ne l'ont-ils pas fait ? Et ne le font-ils pas encore...

Anquetil — le chef-d'orchestre, comme disait l'austère Glard, dont on ne parle plus guère, d'opportunes remontrances ayant sans doute calmé son zèle — est venu à la 11^e Chambre, tout aussi superbe que par le passé ; la prison, en dépit des comédies qu'il y joua — grève de la faim, et agonie au chiqué — n'ayant entamé ni son pufisme éhonté, ni sa jactance.

Effronté comme devant, il a fait front aux coups de boutoir de Mme Hanau. Une controverse fertile en péripéties cocasses, mais aussi, pleine de précisions accablantes pour lui, s'est élevée entre eux.

Mme Hanau, avec une cranerie évidente, et une franchise terrible, a dit leur fait à Anquetil et à Mimoum Amar.

Ah ! que l'attitude de ces deux derniers est édifiante, et combien elle atteste la bassesse morale, la soumission rampante des deux complices.

Il faut les voir se harpiller, se jeter à la tête mutuellement les accusations. Anquetil, grandiloque, à son habitude, et Mimoum Amar, tout pétulant d'une gouaille de mauvais aloi...

Pourtant, ils ont rapiné ensemble, touché aux mêmes caisses, rangonné les mêmes personnes.

On voit souvent en correctionnelle, où pourtant les prévenus ne sont pas précisément glorieux, de « braves fripouilles », en qui brillent une toute autre loyauté...

Mme Hanau a bien voulu instruire le tribunal, d'un petit détail sur lequel la presse dans son ensemble, a gardé un prudent silence. Un jour, excédé par le jazz frénétique que faisaient autour d'elle tous les « musiciens » dont s'enorgueillit la presse parisienne, elle eut une idée saugrenue, elle s'adressa à M. Pachot, commissaire de la Police judiciaire, pour lui demander son assistance ; et quelle ne fut pas sa stupeur, de s'entendre dire par ce scrupuleux fonctionnaire, et cela en présence de M. André Benoist, qu'il était impuissant à la protéger contre les menaces d'Anquetil et consortes...

La sainte femme n'en est pas encore revenue. Toujours est-il, qu'elle a lâché le paquet, comme cela, en pleine audience. Voilà qui n'est pas pour relever la gloire du chef de la Police judiciaire, dont l'étoile pourtant ne resplendit plus d'un éclat très vif...

La preuve est faite, une fois de plus, que l'ancien provocateur de *Titre Censuré* jouit de protections assez spéciales. Quand on pense que d'aussi hauts fonctionnaires que Benoist et Pachot ne peuvent rien contre ses trahisons... on se demande où peuvent bien résider les mains tutélaires qui veillent sur lui.

On ne peut dire d'Anquetil qu'il est seulement un maître-chanteur (*encore, un bon maître-chanteur ?*) qui, s'il se vautre dans une fange où les autres ne churent jamais, n'a ni le brio, ni la désinvolture de gentilhommisme, qui caractérisent des hommes comme Gérald-Richard...

Il est aussi un homme de police. Tels incidents ne laissent plus aucun doute sur ses accointances... Anquetil n'a dû de pouvoir perpétrer impunément toutes les campagnes du *Grand-Guignol* et de la *Rumeur* qu'à la mansuétude que semble avoir pour lui la haute police.

Anquetil apparaît de plus en plus, comme un familier du Saint-Office, de la rue des Saussaies.

Car, à supposer le contraire, combien eût-il pesé, lui qui n'est ni parlementaire, ni membre d'un parti puissant, et qui par surcroît, ne suscite guère de sympathies autour de lui, dans les mains de la Sûreté générale...

S'il n'avait été son agent, elle eût pu à la première occasion, n'en faire qu'une bouchée.

Un simple fait épisodique montre mieux souvent que des exposés diffus et abstraits, la vénalité et l'abjection de la presse, de toute la presse, tant celle de gauche, que celle de droite.

Anquetil n'est qu'un bouc émissaire. Il fallait, le scandale étant trop criard — que quelqu'un tombât dans les rets judiciaires. On y a poussé Anquetil — oh ! pour la forme.

Son holocauste grotesque a permis de garrer les autres, Dunay-Bertrand, du *Quotidien*, la *Veru*, Mouton-Vidal du *Journal*, Mouton des affaires criminelles, — que de moutons en cette affaire ! — avec la *Rumeur* occasionnant ce Mme Hanau à faire la lumière faillit bien, quelque temps, compromettre...

Anquetil symbolise toute la presse, toutes ses laideurs, toutes ses ignominies, tous ses crimes.

Les journalistes feignent à son adresse, les mines les plus dégoûtées. Valent-ils pour la plupart, beaucoup plus chers que les visqueux Anquetil ?

Qu'il nous soit permis d'en douter.

Nous n'entendons point établir le bilan ici, de toutes les partitions, que le maître de musique Anquetil a fait solfier à ses élèves involontaires.

"SCIENTIFIC MANAGEMENT"

2^e Partie : OBJECTIONS

Le travail américain vu par un ouvrier français

On conçoit alors que l'Amérique soit devenue pour l'émigrant une nouvelle patrie, la seule qui soit capable de gonfler son cœur de bêtise, l'émigrant peut « faire la différence » entre l'atmosphère d'isolement et de solitude entre l'atmosphère d'isolement et de solitude entre l'atmosphère d'isolement et de solitude.

Tout autre doit être nécessairement la réaction de certaines personnes « lorsqu'elles constatent que la seule annonce de leur « nom » ou de leur « situation », ou d'une certaine « éducation » ne leur assure pas automatiquement en Amérique la considération dont elles jouissent souvent sans effort de ce côté de l'Atlantique ».

L'ouvrier américain est doué d'une philosophie biblique. Son caractère taciturne s'inspire de l'idée, consciente ou non, que nous avons tous dans la vie, une tâche qu'il faut accomplir avec simplicité parce qu'elle est inévitable et qu'il faut l'embrasser avec un courage tranquille car il serait vain de tenter de s'y soustraire. L'usine représente la tâche quotidienne que personne ne songe à haïr dans un pays où il faut que tout le monde travaille. On n'y rentre peut-être pas avec plaisir, mais on n'y va pas non plus avec répulsion ; et cette acceptation ne comporte aucune nuance de résignation ni de fatalisme, c'est simplement une soumission pleine de naturel à une nécessité reconnue comme indiscutable. Je songe à une parole de la sagesse antique : « Celui qui sait céder à la nécessité, nous le tenons pour sage et pour éminent dans son art ».

Cette attitude n'est pas sans noblesse, et elle attire la sympathie, surtout lorsqu'on sait que ce même homme silencieux et qui n'a pas même l'air de s'apercevoir de votre présence, vous aidera très fraternellement si vous lui demandez un service ».

L'ouvrier américain ne discute jamais un ordre. Il l'exécute à la place où on le met et de la façon dont on lui dit. Il ne dit jamais « non » et « chose curieuse, si l'on peut constater une remarquable discipline, elle résulte cependant de règles qu'on applique sans brutalité, avec une souplesse qu'on n'aurait pas attendue de ces hommes d'apparence sévère ».

Quand nous aurons dit que l'ouvrier américain possède une boîte à outils extraordinaire, qu'il connaît l'usage des tables de logarithmes et qu'il ignore pas la trigonométrie, qu'il s'accoutte pour travailler d'une façon intelligente, pratique et sans recherche d'élégance, nous en aurons fait une peinture assez complète d'après la fresque originale brossée par Dubreuil qui est un artiste consommé.

Un préjugé assez répandu veut qu'il y ait aux Etats-Unis « une classe privilégiée de travailleurs qualifiés dont la condition est considérablement supérieure à celle des autres ouvriers et n'éprouverait pas le moindre sentiment de solidarité à leur égard ».

Il est une table d'intellectuels, de ces mêmes intellectuels qui ne craignent pas de déclarer que « le confort de l'ouvrier américain est un obstacle à son élévation spirituelle » de ces mêmes érudits étrangers aux misères du travail qui, à l'instar d'Oscar Wilde, « craignent qu'un adoucissement du sort des ouvriers ne les rende moins « révolutionnaires ». En vérité il n'y a pas d'aristocratie ouvrière aux Etats-Unis ; la preuve c'est qu'on y voit des ouvriers non qualifiés atteignant des salaires plus élevés que les ouvriers qualifiés !

La « fébrile activité » de l'usine américaine est une légende ; « en fait de fébrile activité il faut aller chercher dans nos usines françaises où, bien souvent, des ouvriers affolés se hâtent dans une production désordonnée ». « Lorsque je me rappelle tout ce que j'ai vu au cours de ma vie dans les usines françaises et que je compare le travail que j'ai eu à faire dans celles où je suis passé aux Etats-Unis, lorsque je considère l'activité qui règne dans certaines professions françaises que je connais, je puis dire qu'il n'y a peut-être pas de pays dans le monde où l'on travaille autant qu'en France ».

La supériorité de la production américaine, en quantité et en qualité, tient, pour une bonne part à la supériorité de l'organisation du travail, à l'application des procédés standards, en un mot au Scientific Management.

On a dit beaucoup de mal du Taylorisme. Bien sûr il se commet des abus, des maladroitures, sous couleur de scientifique management, mais vu sous l'angle de l'ouvrier conscient le Scientific Management n'est pas le système d'exploitation barbare que l'on dit ; il faut y voir un effort accompli pour « introduire le plus de bon sens possible et le plus de logique naturelle par opposition au laisser-aller de la routine traditionnelle par laquelle on se livre dans certaines habitudes sans demander si l'on pourrait faire mieux ».

« Avant guerre un article de l'Auto sur le système Taylor provoqua une grève dans l'automobile. Nous n'en sommes pas là, heureusement ! Pendant la guerre et depuis la guerre le système Taylor s'est humanisé, c'est-à-dire élagué et dépouillé de ce qu'il pouvait avoir de trop brutal dans son application étroite ». Certains grands patrons d'ailleurs comprennent que si l'ouvrier n'est pas favorablement disposé envers les nouvelles méthodes, celles-ci n'ont aucune chance de s'implanter... »

« On a si longtemps affecté d'ignorer la valeur de l'opinion et de l'adhésion ouvrières qu'il faut saluer au passage les déclarations de cette espèce car elles sont la preuve d'un changement bien remarquable dans l'état d'esprit de nos industriels si souvent, hélas ! empreints d'une brutalité bien archaïque envers les citoyens d'une « libre démocratie ».

Le Scientific Management augmente la proportion des « gens à faux col » et à blouse blanche, par rapport à la main-d'œuvre, c'est incontestable ; mais les résultats sont là : « Malgré ce phénomène de transformation la productivité des entreprises n'a cessé d'augmenter. » (p. 122.)

On a écrit beaucoup d'exagération au sujet de la visite médicale des ouvriers. Il est possible qu'en certains endroits on ait introduit des tests discutables mais ce sont là des essais isolés appelés à disparaître.

L'usine américaine est accueillante pour les visiteurs ; elle n'a aucun secret. C'est une maison de verre : « Je dois dire d'abord que la direction de cette usine (la

White Co à Cleveland, Ohio) n'ignorait ni que j'étais, ni la raison de mon désir de travailler quelque temps dans l'usine. Cela ne paraît pas important à noter pour faire remarquer en passant l'une des principales caractéristiques de l'état d'esprit et des habitudes de beaucoup de chefs de l'industrie américaine : lorsque vous avez manifesté un tel désir d'étude, toutes les portes vous sont ouvertes, toutes facilités vous sont données pour poursuivre vos investigations dans le sens où vous l'entendez ».

Les usines se font entre elles une concurrence par la qualité, chacune s'efforçant de produire la meilleure fabrication. Les commerçants en général n'ont qu'un désir : satisfaire leur clientèle. Le vendeur se met aisément à la place de l'acheteur, il le traite avec loyauté. Ce n'est pas comme en France, où le souci de faire fortune « en vitesse », prime toute autre considération, conduit au sabotage et à la fraude.

Passons sur l'esprit d'expérimentation, l'esprit pratique d'invention, bien connus des Américains. Le Taylorisme n'a fait que systématiser cet esprit ; la mécanisation résultant de l'application des standards-temps ne porte que sur les manœuvres spécialisées préposées à l'exécution des travaux en série ; « le travail professionnel n'a nullement été atteint par le Taylorisme ; il en a seulement reçu plus de commodités et plus de moyens. » (p. 101.) « Quand il possède assez son métier pour être capable d'un faire œuvre originale, l'ouvrier est au-dessus du Taylorisme, tout au moins en ce qui concerne la partie manuelle de son travail, car pour lui le Taylorisme a changé de plan. Il n'est plus la main experte, mais la méthode qui guide le cerveau. Loin donc de l'abaisser, il l'élève au contraire en augmentant la part de l'intelligence dans l'exécution d'un travail donné ».

L'ouvrier Shartle s'étant entendu dire par Taylor : « Vous n'avez pas à penser ! Il y a ici d'autres gens qui sont payés pour cela ! » lui répliqua en des termes qui voulaient exprimer son refus d'abdiquer sa personnalité devant la machine : « Tu iras jusque-là et pas plus loin, car moi je suis un homme et je veux rester un homme ! »

« Et je puis bien faire remarquer en passant pour le bénéfice de ceux qui veulent nous représenter l'ouvrier américain comme un être devenu inférieur, au milieu de la vie industrielle la plus puissante qui soit, que cet humble contradicteur des Taylor a su, dans la fumée de cette vieille usine de la Midvale Co, tenir le langage qu'aurait pu tenir le plus éclairé des ouvriers européens ! »

(A suivre). RHILLON.

A propos d'un article de Raimbault

Aux camarades du "Semeur"

Tous les camarades qui depuis quelques années militent dans les milieux d'avant-garde connaissent Raimbault. C'est le champion du végétarisme, qui doit, paraît-il, réformer l'humanité. Rendre les individus sains de corps et d'esprit, tel est le rôle que se sont assignés les disciples de Butaud. Nous ne pouvons que les féliciter — encore qu'en désaccord avec eux — de ces nobles intentions. Pour ce qui est du corps, nous ne discuterons pas, puisqu'aussi bien la question reste controversée. Nous ne pouvons que l'envoier sous l'angle des préférences personnelles.

Mais pour ce qui est de l'esprit, on nous permettra de douter quant à l'efficacité de la méthode.

C'est que l'homme nature, dont nous parlons plus haut, vient à nouveau de faire des siennes. Ce qui n'est pas pour étonner ceux qui ont déjà vu l'occasion d'ouvrir le rénovateur de « Terre Libérée ».

Dans le dernier numéro du Semeur, il se livre à une attaque aussi grotesque que ridicule, contre l'U.A.C.R., en prenant prétexte du meeting, organisé le 13 décembre dernier, en faveur de la liberté individuelle.

Qu'il en substance l'ex-habitant de Bascon ? Tout simplement ceci : que l'U.A.C.R. n'a vu dans l'affaire Almazan qu'un moyen de faire recette ! Nous avons suffisamment épuisé dans nos colonnes notre position en ce qui concerne l'affaire Almazan pour qu'il soit inutile d'y revenir encore.

Quant à la « bonne recette », tous ceux qui ont participé, ces dernières années, à l'organisation de meetings, savent à quel point s'en tenir sur les bénéfices réalisés.

Le point élevé de la location des salles, de l'heure, du prix des boissons, tout ce qui arrive péniblement à couvrir les frais.

Nous ne reprendrons pas point par point l'argumentation (si l'on peut dire) de Raimbault.

Quant on saura que dans son « papier » il déclare formellement qu'on aurait dû au meeting accorder la parole aux « plus gauches » dont il est, et que quelques lignes plus loin il s'exclame : « Ah ! les plus gauches, qui donc en débarrassera les tribunes, même libérales », on sera fixé sur la santé morale du disciple de Butaud.

Mais pourquoi tout ce bruit ? Tout simplement parce qu'on n'avait pas accordé la parole à notre pourfendeur ! Celui-ci nous avait rendu visite le jour même du meeting. Il nous avait tenu des propos tellement incohérents, entre autres une histoire de rats savants dressés contre les politiciens, que nous avons jugé utile de ne pas lui laisser le ridicule de sa présence, à la tribune, aux auditeurs du meeting.

Disons pour en finir avec le sieur Raimbault, qu'en raison des circonstances atténuantes de son cas pathologique, nous n'attachons qu'une médiocre importance à ses diatribes, et lui réservons toute notre indulgence.

Mais ce qui nous surprend, c'est l'attitude du Semeur, qui nous avait habitués à plus de sérieux. Certes, l'éclectisme est de mode à ce journal, ce dont nous ne voyons rien, mais il faut préférer la sincérité, si large soit-elle, ne doit pas aller jusqu'à permettre d'insérer n'importe quoi, surtout des inepties du genre de celles dont il est question aujourd'hui.

Nous inclinons à penser que la bonne foi de Raimbault a été surprise. Sinon, ce ne pourrait être qu'une méchanceté comice à l'égard de notre organisation. Méchanceté qui se retournerait d'ailleurs contre ses auteurs, tant sont ridicules les accusations portées contre nous.

SILHOUETTES... VAILLANT-COUTURIER

La dernière incartade de Vaillant-Couturier, à fait, que nous avons revu son visage d'ouï et hilare, se profiler à nouveau, sur l'écran de l'actualité.

On sait de quoi il s'est rendu coupable. Il a refusé l'aide de certains de ses confrères qui voulaient, à toute force le faire grâce d'une peine qui n'a pas encore été prononcée contre lui.

M. Jean Piot trouve mauvais que M. Vaillant-Couturier ait montré tant d'insolence pour répondre aux tourments obligés, qui avaient bien voulu s'inquiéter de lui.

M. Piot rapporte, que Vaillant-Couturier ne montra pas tant de scrupules, il y a quelques temps, lorsqu'il rendit une visite fort courtoise à Pierre Scize, qui le premier, rompit des lances en sa faveur.

En quelques lignes, M. Jean Piot dit son fait à l'ancien rédacteur en chef de l'Humanité.

Que M. Vaillant-Couturier chassé comme un domestique qui a cessé de plaire de l'humanité, dont il fut longtemps le meilleur artisan, ait trouvé le moyen d'y faire une éclatante rentrée en venant ceux qui, confraternellement — fraternellement, tout court — venaient à son aide, c'est affaire entre sa conscience et lui.

Cette dernière pirouette, faite dans un dessein, que tout le monde devine : rentrer en grâce auprès des chefs du P.C., ne lui aura guère été profitable.

Non seulement, il ne se sera pas concilié ceux qui l'ont chassé, et qui le détestent de tout leur cœur, mais encore, il se sera aliéné bêtement les quelques sympathies, qu'en dépit de ses jocosités successives, il avait pu conserver, parmi la gent de lettres...

Si gouterie il aura abouti à une chose : la faire mépriser un peu plus par tout le monde.

Vaillant-Couturier, qui stupéfié et qui s'attire tant d'animadversions dans tous les milieux, par les outrages, où le lance son goût immodéré pour le cabotinage, est peut être excusable...

Des psychologues, soucieux de remonter aux sources, ne lui tiennent pas trop rigueur de son amour pour la parade et le tam-tam.

Vaillant-Couturier n'a en effet, qu'une responsabilité assez atténuée. Il est nu par un déterminisme contre lequel il ne peut rien.

Quand on saura qu'il est issu d'un ménage d'acteurs, peut-être comprendra-t-on mieux, ses excentricités...

Vaillant-Couturier, s'est fourvoyé par mégarde, dans la politique.

Par tempérament, par vocation, il était plutôt destiné à affronter, non la houle des meetings, mais les feux de la rampe.

Il eût chassé, admirablement le cothurne. Vaillant-Couturier, donc par son ascendance cabote, devait nécessairement monter dans la vie, une inclination très vive pour les exercices spectaculaires.

Vous avez pu remarquer dans quelque réunion combien il avait le geste ample, et la voix dramatique...

Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il n'a jamais pu faire illusion, à personne.

Ses tremolos hystériques, ses emphases cornéliennes, ont toujours fait rire, à ses dépens. Non qu'il n'eût pas de talent, le gaillard n'en manque pas, mais l'on sentait tout de suite l'émotion factice, et le piffisme du rhéteur.

Cabotin de race, Vaillant-Couturier ne peut aller contre son destin...

Aussi, sachons à l'occasion, lui témoigner quelque indulgence...

On ne saurait décemment parler de Vaillant-Couturier, sans évoquer l'édifiante jeunesse que lui fit la science. C'est une tour lovable cothurne, ici, pour que ça y manque.

En 1913, Vaillant-Couturier collabora aux Actes de Poètes, Colomer, aussi du reste. A cette époque le futur insurgé se déclare « atteint d'âme », il dirige l'« Action d'Art », et collabore aux « Lons », de l'inoubliable louchehem, Belval-Delalay.

Vaillant-Couturier visita en 1913 un recueil des poèmes La Visite du berger. Je ne résiste pas au plaisir de vous en copier quelques vers.

O mon Dieu, je me réfugie en vous ! Je suis là, par terre, à genoux Je n'ose plus me voir en face

J'ai fait tout ce qu'il ne faut pas ce qui se

O ! Tournez vers moi votre sainte face

C'est un homme déjà qui vient à vous ynon

Tout écoué de certitude

Hier, las, de joie, et aujourd'hui las de sol

Avec son corps de souffre et ses lèvres de feu

Un homme qui voudrait n'avoir plus à chanter

Que vous Seigneur, et que l'éte.

J'entends déjà certains, qui hier encore, étaient des enfants de chœur, qui par leur piété, faisaient l'admiration de tout le diocèse, lui reprocher cette innocente liturgie...

Passons.

Vaillant-Couturier, s'affirmait par des poèmes de ce genre, beaucoup plus près d'un paganisme à la fois mystique et sensuel, que de la mariolatrie chrétienne...

La guerre arrive. Vaillant-Couturier est mobilisé comme aspirant. Il devient sous-lieutenant ; blessé et gazé, cité à l'ordre de l'armée, il est, après un bref séjour à la prison d'Epinal, pour délits de presse, rendu à la liberté.

Vaillant-Couturier, avait un bel appétit. L'Armée Rouge pouvait venir, sa glorieuse carrière lui permettrait de prétendre aux plus hauts postes...

Elant donné sa direction pour le clinquant et le panache, on peut imaginer quelle a dû être la joie de Vaillant, pendant la guerre. Il devait être mignon, dans son bel uniforme de commandement de tank.

Il nous souvient l'avoir vu, il y a trois ou quatre ans, lors des grandes manœuvres des jeunes gardes antifaçistes au Pré Saint-Gervais, harnaché en chef de centurie.

La tenue kaki lui seyait à ravir.

La guerre terminée, Vaillant-Couturier, fut avec le grand Raymond Lefèvre, un des artisans de la fondation de Clarté.

Puis la littérature le prit. Ce fut, avec Raymond Lefèvre, la Guerre des Soldats, la meilleure, sans conteste, de toutes ses œuvres. XIII danses macabres, Lettre à mes amis, Trains Rouges...

Livres, que des détracteurs systématiques délaissent sans talent.

Tel n'est pas mon avis. Vaillant-Couturier, a du talent, un talent que par mégarde et cabotinage, il a voulu, débailler, par moments.

Souvent un euhémisme de mauvais ton vient gâter les notations les plus fraîches...

Quelquefois, il fait des efforts tragi-comiques pour nous prouver qu'il est un pur marxiste et un ami incorruptible du prolétariat. Ça c'est du chiqué.

Sa littérature, respire un individualisme instinctif, une joie de vivre goulue et sensuelle, qui le tient constamment « dans la terreur perpétuelle de n'avoir pas suffisamment vécu ».

On but : « une conservation obtenue par la destruction des autres hommes ».

Toujours prodigue de la peine et de la liberté des autres, il écrit, parlant de ceux qui sont en butte aux coups du pouvoir :

« De quel acier sera faite leur âme trempée dans le bain d'ombre des prisons ».

Le jour de l'élection de Badini, il écrit, avec la présomption théâtrale, qui est bien caractéristique de sa manière.

Maintenant la foule cherche l'action. Sa joie veut une issue. Avec quelques mitrailleses entre ses mains, on la conduirait ce soir à l'hôtel de Ville ou à l'Élysée.

Ailleurs, il parle de « ceux que d'ores et déjà, ont fait le sacrifice de leur vie au prolétariat et à la révolution ».

Tout simplement !

En 1919, à 27 ans, le voilà député de Paris.

Sa redondance, ses violences de plume et de gueule, sa frénésie gesticulatoire, ont séduit la joberdise de la foule. Au Parlement, quelques entretiens, agrémentés d'un petit concerto, l'ont tout de suite promu, à la dignité de vedette. Immédiatement, le jeune Vaillant-Couturier, pour les belles dames des tribunes, incarne la « Révolution », une comédie joyeuse, beaucoup plus forte en gueule que méchante...

Vaillant, pour « les sours l'essai, veut des coups de maître », il se mesure donc, avec Poincaré ! Assez maladroitement du reste. Néanmoins son intervention vécue, lui assure la gloire. Ses attaques contre Poincaré la Mort lui donnent une gloire inséparable.

Dans l'A.R.A.C., il menace le nabot présidentiel de le faire juger par la « force prolétarienne des anciens soldats et des ouvriers organisés ».

Et d'une grandiloquence martiale, il ponctue : « Et maintenant qu'il soit sur ses gardes ».

Toujours le même dévergondage dans l'histrionisme...

Lors de l'affaire Sacco-Vanzetti, nous avons vu Vaillant-Couturier, tomber dans les mêmes errements.

Il déclare d'abord, que si Sacco et Vanzetti, sont exécutés, la manifestation de l'American Legion devient impossible. Il entonne le refrain de la guerre civile, menace le gouvernement de mettre Paris à feu et à sang...

On sait la drôlerie qui suivit les poltronneries... de notre tranchée-montagne.

Vaillant-Couturier, au fond, est inoffensif, la part faite, de ses pétarades et de ses clowneries.

ANASTYGMAT.

PROPOS d'un PARIA

La lecture des comptes rendus des audiences des divers procès qui se jugent actuellement si, elle ne nous apprend rien de nouveau sur l'état endémique de pourriture de la société bourgeoise, n'en apporte pas moins par ce qu'elle nous fait voir de la presse dite d'informations des faits susceptibles d'éclairer l'opinion de ceux qui douteraient encore.

Qu'y a-t-il de plus remarquable que cette affaire Hanau-Anquetil ? D'un côté une plainte poursuivie pour avoir soutiré à l'épargne — qui ne l'a pas volé — des centaines de millions, de l'autre le maître-chanteur double d'un policier qui parti du bolchevisme (à la façon de Métiévier) avait réussi lui aussi à jongler avec les lasses de billets de mille et à diriger un journal quotidien.

Certes, l'ancien directeur du Grand Guignol n'est pas le seul de sa spécialité. D'autres « policiers » se sont essayés ou s'essayeront, tel le fameux Georges Claret, du Journal du Peuple, à donner des leçons de musique.

Il est indispensable, pour être un bon maître-chanteur d'avoir des relations spéciales, de connaître tout au moins en partie ce que « ces messieurs » ont intérêt à en divulguer ce qu'il y a dans les dossiers mystérieux ou sont consignés les faits et gestes des personnalités susceptibles de pousser agréablement la romance du chèque au porteur.

Des gens simplistes disent : « celui qui fait ses affaires « honnêtement » n'a rien à redouter d'un maître-chanteur ».

C'est là une erreur. Car il n'y a pas d'exemple de financier, de gros commerçant, voire de petit, de personne « dans les affaires » qui n'ait peu ou prou employé des méthodes sales, lesquelles d'ailleurs toute réusite est impossible mais qui ont le tort de prêter le flanc aux savantes combinaisons des professionnels du chantage.

Aussi, combien me paraît peu de bon sens ce conseil d'un commissaire à Mme Hanau : « Il faut cracher, c'est ce qu'il y a de mieux à faire ».

Et aussi cette réflexion remplie d'arreture de la « présidente » : « Ah ! si j'avais vu un million ou deux de plus à Anquetil, je ne serais pas là ».

L'honnête Gazette du Franc, avait pu comme un quelconque Crédit Lyonnais continuer ses opérations...

Un autre procès aux assises celui-là, nous vaut cette cynique déclaration d'un avocat qui fait le coup classique du logement avec reprise de meubles.

« ... Dans le commerce, on fait le prix qu'on veut, les bénéfices de 100 et de 200 %, ça se voit tous les jours ».

Ca aussi on le savait. Mais il était bon, je crois de monter en épingle cette franche déclaration, ne serait-ce que pour illustrer notre thèse que du haut en bas de l'échelle bourgeoise, il n'est que pillage et vol organisé, exploitation de cette « masse prolétarienne » qu'il faut presque faire effort pour plaindre de son aveuglement et de sa passivité... Pierre Mualde.

aux hasards du CHEMIN

IMMORALITÉ

Les gasettes nous apprennent qu'une vieille femme est allée, l'autre jour, porter plainte à la police. On lui avait volé, disait-elle, le « fruit » de ses économies, soit la bagatelle de 150.000 francs.

La plainte était d'une indigence notoire, les policiers s'amusaient quelques instants à ce fantasme réci. Mais devant l'insistance de la vieille, il fallut bien prendre ses doléances en considération. Et ils se mirent à la recherche des auteurs du larcin, que, du reste, avec le flair qui leur est coutumier, ils ne tardèrent pas à découvrir. Les mauvais garçons qui avaient soulagé la vieille acariécuse de sa pécune, et cela sans le moindre esclandre, étaient tout uniment de braves gens, qui gitaient dans le même hôtel qu'elle et, sur le même palier.

Les alibis et venues de la vieille les avaient intrigués. Elle était toujours partie en quête de quelque amorce. Les charités pleuvaient sur elle. Elle émergeait à toutes les caisses. Elle gratifiait à droite, à gauche. Le Bureau de Bienfaisance la complaisait, les bureaux des Anses assistés, l'Etat, lui-même, lui faisait largesse de quelques deniers. Ne serait-il pas de venir en aide à la vieillesse sans soutien.

Enfin, bon an mal an, la vieille octogénaire, par ses guérimones larvées et ses dolentes sollicitations, arrivait à arrondir de plusieurs centaines de francs son magot.

La vieille eût probablement continué à chausser jusqu'à sa mort, sans que jamais personne pût soupçonner la personne riche qu'elle était, sous ses dehors misérables.

Il ont été pris, et promptement. Tout compte fait, on peut dire que leur arrestation est immorale...

Sans leur larcin, on n'eût jamais découvert que la vieille couchait sur un grabat bourgeois.

Des tas de gens, dont l'Etat — c'est-à-dire vous, moi, et les autres — eussent continué, sur la foi de ses jérémiades, à lui bailler, de temps à autre, dans un geste ostentatoire, quelques filelins.

Maintenant cette duperie n'aura plus lieu. Quel le doit-on ?

A ceux qui tentent de remettre en « circulation » l'argent de l'antique grippe-sous. La pignerie est une bien laide chose, enseignent les moralistes... Et ils citent Harpagon, Eugénie Grandet... tous les signes des têtes-mauves, des fins-mauves, qui l'on draient un cul, mais qui mentent de privations sur les centaines de mille francs qui bourrent leur poissasse...

Ainsi sans le vol dont fut victime la vieille pignorière, jamais on n'eût su quelle industrie était la sienne.

Enfin ils sont arrêtés. La police est heureuse de sa capture. Elle triomphe également en clamant à tous les vents la duplicité de la vieille.

Personne ne lui donnera plus rien de cette catégorie. Et il faut bien briser que l'Etat, — qu'elle escroquait périodiquement sous couleur d'indigence, — ne lui versera plus un rouge-liard.

Le rabouin, coureur de routes que je suis, ignore toutes les subtilités légales. Mais il lui semble bizarre — et en toute ingénuité il le confesse — que les larcins aient droit à toutes les rigueurs et non aux félicitations.

En attendant, ils iront à Fresnes, frapper des boutons de corozo, ou bouillonner des chaînes, et ils pourront à loisir méditer sur les ravages de l'Avarice dans la société.

Le romanichel.

MŒURS BOLCHEVISTES...

M. Jean Brécol est un distingué maboul humoristique qui préside aux destinées de la V.O., continue ses idioties.

Cette fois il s'en prend à notre ami Delobel au sujet de ses déclarations devant la 13^e Chambre.

Dans un article, (ou plutôt dans un charabia prétentieux et cafoilleux) il déforme en professionnel du mensonge et de la calomnie les paroles de notre ami et les qualifie de « Plate lecture petite bourgeoisie ».

Nos lecteurs ont lu les déclarations de Delobel, et ils jugeront comment il convient la gointrie du phénomène en question.

Cette provocation est d'autant plus caillasse que Delobel emprisonné et condamné à un an de prison pour cette « affaire » ne peut y répondre.

DU CALME, GASTON

Toutes ces comparaisons devant les magistrats, lui tournant la tête, songez donc, vous bien dix fois, qu'il va cher le juge d'instruction, pour lui expliquer, les grandes manœuvres stratégiques du Premier Août.

Si ça continue, il faudra qu'il essaie de la douche frappée.

Dans la V.O., — et vous avez vu la réplique de Ghislain d'autre part — Gaston, qui à force d'être Brécol, devient braque, veut bien nous faire l'honneur de quelques redondances.

Ainsi, prenant prétexte, d'un écho paru récemment dans le Colonne, écho dans lequel il était dit que l'homme au sang de héros, s'était conduit comme un parfait goujat, vis-à-vis des gens qu'il avait fait secrètement solliciter en sa faveur, le prude Gaston, parle de « présentation confraternelle » du « louche Poldes ».

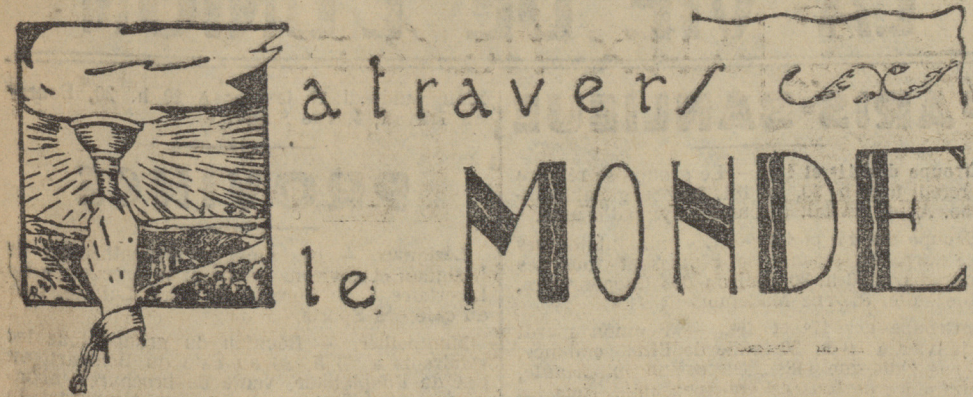
Nous constaterons sans plus que le « louche Poldes », entretient les plus cordiales relations du monde, avec des messieurs comme Rappoport et Henri Barbusse, qui ne sont point, encore que nous sachions, exclus du P.C. ; que par ailleurs l'Insurgé Cabotin n'a pas dédaigné, il y a de cela, six mois à peine, de parler sous les auspices du « louche Poldes », aux Sociétés Savantes, sur la George.

Attendant Monmousseau, pour déferer à la Commission de Contrôle de son parti, Rappoport, Barbusse et Colomer, qui sont tous égarés de relations avec le « louche Poldes ».

D'autre part, Gaston, ayant encore de la bile à extravaser, veut bien nous reprocher que je ne sais quelle fâcheuse complaisance pour le « sieur Claret ».

Succinctement, mettons les choses au point, afin qu'il n'y ait aucune confusion dans les esprits.

Le Bonnet Rouge reparaisant, nous avons évo



EN BULGARIE

Dans les prisons

Nous avons décrit plusieurs fois la situation tragique de nos emprisonnés dans les geôles bulgares et leur lutte héroïque contre la répression du gouvernement fasciste. Nous avons fait à plusieurs fois appel à l'appui moral et matériel des organisations ouvrières et anarchistes de tous les pays, afin de continuer dans cette voie jusqu'à la libération de nos camarades, qui aspirent toujours à la liberté et à la propagation de leurs idées.

Aujourd'hui, plus que jamais, la solidarité parmi les organisations ouvrières et anarchistes est nécessaire contre le fascisme mondial et contre celui de Bulgarie, en particulier.

Dans les geôles bulgares, nous avons, en ce moment, plus de 400 camarades, dont 7 sont condamnés à mort, 3 à la prison à perpétuité, 10 à 15 ans de prison et les autres de 4 à 10 ans de prison, en vertu de la loi exceptionnelle, pour la protection de l'Etat. Le Gouvernement emploie tous ses efforts et tous les moyens pour augmenter le nombre des emprisonnés politiques et surtout celui des anarchistes. Pour une objection quelconque et souvent par simple caprice des gardes-chiourme de la prison, nos camarades sont jetés dans des cachots humides, isolés de leurs camarades et d'où la plupart d'entre eux sortent malades. La conduite des surveillants vis-à-vis des emprisonnés politiques est toujours provocante, et ceux-ci n'ont pas le droit de porter plainte. Ainsi, notre camarade Stilian Lazarova, condamné à 15 ans de prison et incarcéré dans la prison départementale de Sliven, fut jeté pour un mois dans des cachots de la prison pour avoir porté plainte contre la conduite insupportable de la surveillance de la Section féminine. Et comment elle nous décrit dans une lettre qui nous parvint dernièrement, le procès de son incarcération : « Après avoir porté plainte contre la mauvaise conduite de la surveillance en chef de notre section féminine de la prison départementale de Sliven, je suis allée chez le procureur du tribunal de Sliven pour lui demander d'être transférée dans une autre prison. A cette demande il m'a répondu : « Bien, bien ! » mais avant de quitter son cabinet, il a crié derrière moi : « Stilian ! tout de suite dans des cachots de la prison pour 7 jours. » Ma réponse « Merci bien », il a augmenté la punition jusqu'à 15 jours et à ma deuxième réponse « Bien », j'ai été condamnée à une incarcération d'un mois, troisième fois « bien », et ce fut pour ce grand crime que je fus punie à 1 mois de cachot, plus 1 mois de privation de correspondance, de visites et de nourriture apportée par mes parents. Tout de suite, après mon incarcération, on a cloué à la petite fenêtre du cachot un double grillage. D'après ces faits, on peut juger de la répression arbitraire à laquelle sont soumis nos camarades dans les geôles bulgares. Mais malgré toutes ces brimades du gouvernement bulgare, nos camarades ont lutté pendant tout leur séjour en prison et luttent encore pour l'annulation intégrale de tous les emprisonnés et émigrés politiques, au moyen de grève de la faim, d'une durée de 7 à 15 jours, avec les autres emprisonnés politiques et aides par les protestations du peuple. Le parti bulgare révolutionnaire leur leur esprit de révolte et les obligent ensuite à demander grâce, mais ces efforts de M. Liapchev et Cie ont échoué et nous sommes fiers de constater que nos camarades emprisonnés dans les geôles bulgares n'ont pas peur de déclarer ouvertement qu'ils ne demanderont aucune grâce à leurs bourreaux.

Ainsi à l'approche des fêtes de Noël et du Jour de l'An, au moment desquelles le Gouvernement bulgare accorde une grâce traditionnelle aux emprisonnés (politiques et de droit commun) nos camarades réclament tout de suite de grâce, par lettre du 11 décembre 1929, réclamant une amnistie pour tous les emprisonnés politiques.

Pour montrer le courage et la noblesse de nos emprisonnés, nous donnons aux camarades anarchistes et aux travailleurs de tous les pays la traduction du refus de grâce de notre camarade Stilian Staleff :

« Par M. le Directeur de la prison départementale de Gorna-Djoumaya, Par M. le Procureur du tribunal de Gorna-Djoumaya, A Monsieur le Ministre de la Justice, Demande de Stilian Staleff, né à Yambol. Monsieur le Ministre, Je suis condamné à mort par le tribunal militaire de Philippopolis, suivant article 16, paragraphe 1 de la loi pour la protection de l'Etat et par suite à la prison à perpétuité. Voilà déjà cinq ans que nous perdons les forces de notre jeunesse dans les cellules meurtrières de nos prisons. La guerre civile est passée depuis longtemps et est déjà devenue une page de l'histoire. Pour un homme qui a lutté pour plus de justice et plus d'amour dans la vie humaine, la grâce est une dérision et une infamie. Pour échapper les armes de nos vieux parents, il faut une amnistie générale et sans condition. Autrement, nous supporterons stoïquement les misères de la prison, même au prix de notre propre vie. Je refuse toute grâce. Le 11 décembre 1929. Staleff.

Prison départementale de Gorna-Djoumaya. Outre ces nouvelles, nos camarades en liberté nous signalent, par des nouvelles alarmantes sur la situation de nos emprisonnés dans les prisons départementales de Sofia, de Sliven et ailleurs.

D'après les lettres qui nous sont parvenues la semaine dernière, la plupart de nos emprisonnés sont malades et ne se soutiennent que grâce aux médicaments.

Faço au danger qui pèse sur la vie de nos camarades emprisonnés et devant le chômage consécutif à la crise économique qu'ils subissent en Bulgarie, nos camarades ont fait appel à tous les anarchistes bulgares et à tous les anarchistes, anarcho-syndicalistes et syndicalistes de tous les pays en faveur des camarades emprisonnés dans les geôles bulgares. Avant déjà fait un appel pressant aux anarchistes bulgares de l'étranger, par la voie de son bulletin mensuel, le bureau d'information des Comités de Secours aux anarchistes bulgares s'associe complètement à l'appel lancé par nos camarades de Bulgarie.

Le bureau d'information des Comités de Secours aux anarchistes bulgares.

On bien directement au Comité :

Ernest Tanrez, Boite postale, bureau de la Chapelle, Bruxelles (Belgique).

On nous a dit : « Sans doute avez-vous un programme à nous proposer, eh bien ! sortez-le. »

Aujourd'hui, dans l'espace restreint de ces colonnes, nous ne pouvons matériellement exposer notre « programme ». Aussi nous bornons-nous, pour cette fois, à esquisser à grands traits notre position d'ensemble. Cet exposé sera naturellement bien incomplet, mais nous

aurons l'occasion de revenir par la suite sur telle ou telle question qu'aujourd'hui nous ne pouvons qu'effleurer.

Disons tout de suite, pour la clarté de la discussion, que notre « programme » n'a rien de définitif. Nous ne tomberons pas dans le ridicule, qui consiste à vouloir ériger un système d'avenir, ou à codifier de façon immuable les règles de la propagande.

N'étant pas de ceux qui cristallisent leur activité selon une orthodoxie, d'ailleurs fort contestable, nous pensons que les courants idéologiques, de même que les institutions sociales, tirent leur valeur uniquement de leur capacité pratique. Les résultats obtenus sont les meilleurs juges, et c'est sur l'expérience que nous basons notre critique du mouvement anarchiste contemporain, c'est elle aussi qui conseille une tactique extrêmement souple, susceptible de se modifier et de s'adapter sans cesse aux exigences imposées par le cours ultérieur des événements.

C'est l'examen du mouvement organique du capitalisme et des réactions de la classe ouvrière qui doit orienter le rôle des anarchistes, pour une circonstance et dans un temps donné. L'anarchisme, théorie révolutionnaire, sortie par voie de développement du collectivisme de la 1^{re} Internationale, est, en somme, la modalité du socialisme révolutionnaire qui, à nos yeux, répond le mieux aux aspirations des masses.

L'analyse des conditions de vie faites au prolétariat, dans le régime social actuel, a conduit à définir la mission qui lui est propre : la lutte pour la conquête de la puissance économique et l'appropriation collective de toutes les sources de production.

Le rôle de l'anarchisme n'est-il pas de grouper la fraction la plus hardie et la plus instruite du prolétariat, d'être, en somme, l'avant-garde de cette armée du travail en marche vers son émancipation.

Mouvement ouvrier offre un champ illimité à notre propagande, et cette tâche de pénétration devrait nous être d'autant plus facilitée que : à l'encontre des politiciens — n'ayant, en fait, pas d'intérêts autres que celui du prolétariat, quand nous prenons part à la lutte des classes, c'est uniquement comme lui sur le terrain économique.

Malheureusement, au cours de ces dernières années, l'attitude des anarchistes, vis-à-vis du syndicalisme, a été en ne peut plus contradictoire. D'aucuns ont nié toute valeur au syndicalisme et se sont refusés à entrer dans ses rangs. Les autres ont été ballotés entre les différents courants qui se sont manifestés à la suite des scissions successives sans être capables d'adopter une position d'ensemble. Un militant syndicaliste demandait il y a quelques années : « Quelle est la politique syndicale des anarchistes ? » Bien en peine aurait été celui qui eût voulu répondre d'une façon précise à une telle question.

Comme cette question est très épineuse, comme il fallait écarter à tout prix « tout ce qui pouvait nous diviser », on se contenta de quelques formules affirmant notre sympathie pour les organisations ouvrières.

Cette carence nous perd, car elle éloigne de nous des éléments intéressants que l'aspect chaotique et contradictoire de notre organisation désorientent totalement.

Aussi sommes-nous partisans de rompre avec cette méthode du laisser-aller ; de tout tenter — dussions-nous nous tromper — pour que l'U.A.C.R. affirme enfin sa pensée.

Au sujet de cette politique syndicale des anarchistes, nous aurons prochainement l'occasion de développer plus longuement notre point de vue. Disons, en un mot, que partisans de l'indépendance syndicale de toute ingérence politique, quelle qu'elle soit, nous voyons fort bien la fraction anarchiste organisée du syndicat lutter par sa présence contre les déviations réformistes, parlementaires ou de collaboration et maintenir le syndicalisme dans les voies de l'action directe.

On peut nous ironiser. Nous estimons que de nombreuses tâches immédiates nous sollicitent. On a déjà trop tardé à les aborder. Tergiverser, encore serait volontairement se résigner à la stagnation mortelle que connaît déjà, depuis trop longtemps, notre organisation.

Le rôle d'éducation du groupement anarchiste réclame de sa part une grande circonspection. A lui revient le devoir d'envisager les tactiques les plus adéquates, qu'il s'agisse de la période de préparation, des périodes insurrectionnelles et révolutionnaires.

Mais si la plus grande prudence doit nous guider dans cette tâche, nous ne devons pas nous plus nous borner à des solutions simplistes. Rien ne doit nous faire prendre nos désirs pour des réalités. Encore moins devons-nous laisser à une tradition quelconque le soin de déterminer à notre place les formes qu'en telles ou telles circonstances doit revêtir notre activité.

Il faut avoir le courage d'examiner les événements autrement que d'une manière superficielle et avoir la franchise des déductions qui s'imposent. Ainsi, la théorie de la substitution immédiate du régime communiste libératoire au régime capitaliste au moyen du coup de baguette magique de la révolution, ne peut satisfaire quiconque se donne la peine de réfléchir à la leur des instructions fournies par l'histoire.

Il faut constater que les rouages de l'organisation sociale sont extrêmement complexes et nécessitent un examen minutieux qui nous conduit à envisager les nécessités de la période bouleversée qui suivra la révolution. Quelles seront au juste les formes que celle-ci pourra revêtir ? C'est ce qui lui serait difficile de définir d'une façon précise.

Toutefois, nous ne pouvons laisser de côté cette question primordiale, et tenant compte de l'expérience des révolutions passées, nous efforçons de déterminer le sens que, suivant les conditions du moment, pourra prendre cette période.

Considérons-nous la période insurrectionnelle ? Nous sommes dans l'obligation d'articuler l'organisation de la lutte armée et de toutes les conséquences qui, en découlent. La réglementation de la production, de la consommation, des services publics, etc. Autant de questions importantes, puisqu'elles conditionnent la vie d'une ville, d'une région, d'un pays et que de leur arrêt ou de leur continuité dépendra le sort de la Révolution.

Enfin, l'interdépendance de plus en plus accentuée des capitalistes mondiaux nous incline à penser que le régime, issu de la révolte des masses opprimées, rencontrera d'énormes difficultés pour se développer dans un seul pays.

Il faudra donc envisager les moyens d'exten-

Tribune d'Avant-Congrès

NOTRE POSITION

Lorsqu'à plusieurs reprises, nous avons les uns ou les autres essayé de rechercher les causes profondes du malaise, qui épuise notre mouvement, nous avons été amenés à constater, que tout le mal provenait d'une orientation fautive donnée à notre activité.

Orientation fautive, à notre avis, parce que mettant l'unité au-dessus de tout et, pour ce faire évitant les questions qui étaient de nature à nous diviser, nous sommes restés avec la vieille formule : « écartons tout ce qui nous divise, pour rechercher tout ce qui peut nous rapprocher. »

On connaît, mais nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir par la suite, le résultat d'une telle ligne de conduite. Après dix ans de propagande, ceci dit pour ne pas remonter plus haut dans les annales du mouvement anarchiste, notre Union est à peu près inconnue du monde du travail. Et dans la mesure où l'on parle de l'anarchisme, dans les couches profondes de la population, cette doctrine n'est envisagée que sous l'angle des actes de terrorisme, des actes de reprise individuelle, etc. Pour employer une formule couramment entendue : les anarchistes sont des bandits. Voilà ce qu'on est accoutumé d'entendre, plus de cinquante années après que Bakounine a lancé le mot d'ordre du fédéralisme républicain. Il n'y a pas lieu de féliciter ceux qui s'intitulent modestement ses continuistes.

Par leur manque de cohésion, par leurs tendances à la spéculation abstraite, par leur indulgence coupable envers les éléments malsains, les anarchistes peu à peu ont laissé à d'autres, aux partis politiques, le soin de capter la confiance des masses populaires.

Afin d'essayer de remonter le courant, des camarades, des groupes, se dressèrent, au cours de ces dernières années, pour se mettre en travers de la « tradition » si chère à d'anciens. Leurs efforts ne furent pas vains, puisqu'au congrès d'Orléans en 1926, les anarchistes communistes décidèrent, à l'unanimité, de se séparer des éléments individualistes.

Un premier pas était fait, vers l'organisation des anarchistes communistes. Un programme social fut élaboré.

Disons de suite que le mode d'organisation, que le programme social, issus de ce congrès, ne pouvaient rien avoir de définitif. Ils étaient que le prologue d'un mouvement qui, se dégageant du chaos dans lequel il était plongé, tendait à s'affirmer.

Il était inévitable qu'en tentant de s'organiser solidement, en ne laissant plus à chacun la faculté d'apporter en son sein et en son nom les affirmations les plus contradictoires, l'Union trouverait sur son chemin d'énormes difficultés. En raison même de la survivance du vieil état d'esprit, qui bravait les décisions, n'entendant pas abdiquer.

Les heurts, les discussions violentes, la scission qui découlerait du congrès de Paris, ne devaient pas nous surprendre outre mesure.

On sait ce qu'il advint après ce congrès, qui eut le tort à nos yeux de se cantonner sur le terrain de l'organisation intérieure et de ne donner que très peu de place aux questions théoriques. Un certain désarroi s'ensuivit. Nous ne nous étendrons pas sur les causes de ce désarroi, puisqu'aujourd'hui, dans un précédent article, quelques camarades signataires de ces lignes, ont exposé la situation au lendemain dudit congrès.

Devant les attaques dont elle était l'objet de tous côtés, la majorité, issue du congrès de Paris, ne pouvait évidemment mener à bien la tâche qu'elle s'était assignée.

Que fit-elle ? Voula-t-elle cesser les malentendus, désirant une explication franche et loyale, elle organisa un congrès à Amiens. Malgré les appels pressants, aux groupes anarchistes communistes, un très petit nombre de ces derniers se dérangèrent.

Concluant jusqu'à l'extrême, ne tenant aucun compte du déclin que leur manifestaient les dissidents du Congrès de Paris, les camarades réunis à Amiens tentèrent de ramener à l'U.A.C.R. ceux qui en étaient sortis. Pour ce faire, on laissa de côté (une fois encore) tout ce qui était de nature à diviser les anarchistes communistes. Le Congrès d'Amiens — et nous pouvons en juger par les résolutions qui en sortirent — fut un congrès neutre.

Malgré les concessions faites, l'A. F. A., par la plume de ses militants les plus autorisés, déclara que, pour elle, rien n'était changé, elle se maintenait dans la position qu'elle avait adoptée. Après une telle déclaration, devant un désir aussi manifeste de vouloir s'installer dans la scission, il eût été puéril de vouloir insister. L'U.A.C.R. continua donc sa propagande, sans jamais polémiquer avec l'organisation qui s'était constituée à côté d'elle.

A l'intérieur de l'Union, majorité et minorité, réconciliées, semblaient-il, par les résolutions d'Amiens, faisaient un effort méritoire pour ne pas se heurter. Cependant, malgré la bonne volonté des uns et des autres, un malaise subsistait. C'est que, en dehors de toutes questions de personnalités, il est des problèmes qui ne peuvent différer indéfiniment. Les tendances ne devaient pas tarder à entrer en désaccord.

L'organisation du Congrès d'avant 1930 fut l'occasion de la rupture. On a vu, dans les précédents numéros du Libéraire, la position prise par les deux groupes de la C.A.

Des camarades nous dirent : « Il faut en finir, nous ne pouvons plus travailler dans de telles conditions : il faut qu'une des deux équipes parte » : nous ne voulons plus entendre parler de toutes ces questions de plateforme. » « Finissons-en une fois pour toutes, il faut crever l'abcès. » Telles sont, fidèlement rapportées, les paroles de nos camarades avec lesquels nous sommes en désaccord. Nous ne voulons pas leur faire grief d'une telle attitude, mieux c'est la seule qui est conforme à la situation actuelle. Et, si l'on a un point sur lequel nous nous entendons, c'est bien sur celui qui consiste à ouvrir une discussion franche et loyale, sans arrière-pensée, un débat de nature à nous départager.

On nous a dit : « Sans doute avez-vous un programme à nous proposer, eh bien ! sortez-le. »

Aujourd'hui, dans l'espace restreint de ces colonnes, nous ne pouvons matériellement exposer notre « programme ». Aussi nous bornons-nous, pour cette fois, à esquisser à grands traits notre position d'ensemble. Cet exposé sera naturellement bien incomplet, mais nous

aurons l'occasion de revenir par la suite sur telle ou telle question qu'aujourd'hui nous ne pouvons qu'effleurer.

Disons tout de suite, pour la clarté de la discussion, que notre « programme » n'a rien de définitif. Nous ne tomberons pas dans le ridicule, qui consiste à vouloir ériger un système d'avenir, ou à codifier de façon immuable les règles de la propagande.

N'étant pas de ceux qui cristallisent leur activité selon une orthodoxie, d'ailleurs fort contestable, nous pensons que les courants idéologiques, de même que les institutions sociales, tirent leur valeur uniquement de leur capacité pratique. Les résultats obtenus sont les meilleurs juges, et c'est sur l'expérience que nous basons notre critique du mouvement anarchiste contemporain, c'est elle aussi qui conseille une tactique extrêmement souple, susceptible de se modifier et de s'adapter sans cesse aux exigences imposées par le cours ultérieur des événements.

C'est l'examen du mouvement organique du capitalisme et des réactions de la classe ouvrière qui doit orienter le rôle des anarchistes, pour une circonstance et dans un temps donné. L'anarchisme, théorie révolutionnaire, sortie par voie de développement du collectivisme de la 1^{re} Internationale, est, en somme, la modalité du socialisme révolutionnaire qui, à nos yeux, répond le mieux aux aspirations des masses.

L'analyse des conditions de vie faites au prolétariat, dans le régime social actuel, a conduit à définir la mission qui lui est propre : la lutte pour la conquête de la puissance économique et l'appropriation collective de toutes les sources de production.

Le rôle de l'anarchisme n'est-il pas de grouper la fraction la plus hardie et la plus instruite du prolétariat, d'être, en somme, l'avant-garde de cette armée du travail en marche vers son émancipation.

Mouvement ouvrier offre un champ illimité à notre propagande, et cette tâche de pénétration devrait nous être d'autant plus facilitée que : à l'encontre des politiciens — n'ayant, en fait, pas d'intérêts autres que celui du prolétariat, quand nous prenons part à la lutte des classes, c'est uniquement comme lui sur le terrain économique.

Malheureusement, au cours de ces dernières années, l'attitude des anarchistes, vis-à-vis du syndicalisme, a été en ne peut plus contradictoire. D'aucuns ont nié toute valeur au syndicalisme et se sont refusés à entrer dans ses rangs. Les autres ont été ballotés entre les différents courants qui se sont manifestés à la suite des scissions successives sans être capables d'adopter une position d'ensemble. Un militant syndicaliste demandait il y a quelques années : « Quelle est la politique syndicale des anarchistes ? » Bien en peine aurait été celui qui eût voulu répondre d'une façon précise à une telle question.

Comme cette question est très épineuse, comme il fallait écarter à tout prix « tout ce qui pouvait nous diviser », on se contenta de quelques formules affirmant notre sympathie pour les organisations ouvrières.

Cette carence nous perd, car elle éloigne de nous des éléments intéressants que l'aspect chaotique et contradictoire de notre organisation désorientent totalement.

Aussi sommes-nous partisans de rompre avec cette méthode du laisser-aller ; de tout tenter — dussions-nous nous tromper — pour que l'U.A.C.R. affirme enfin sa pensée.

Au sujet de cette politique syndicale des anarchistes, nous aurons prochainement l'occasion de développer plus longuement notre point de vue. Disons, en un mot, que partisans de l'indépendance syndicale de toute ingérence politique, quelle qu'elle soit, nous voyons fort bien la fraction anarchiste organisée du syndicat lutter par sa présence contre les déviations réformistes, parlementaires ou de collaboration et maintenir le syndicalisme dans les voies de l'action directe.

On peut nous ironiser. Nous estimons que de nombreuses tâches immédiates nous sollicitent. On a déjà trop tardé à les aborder. Tergiverser, encore serait volontairement se résigner à la stagnation mortelle que connaît déjà, depuis trop longtemps, notre organisation.

Le rôle d'éducation du groupement anarchiste réclame de sa part une grande circonspection. A lui revient le devoir d'envisager les tactiques les plus adéquates, qu'il s'agisse de la période de préparation, des périodes insurrectionnelles et révolutionnaires.

Mais si la plus grande prudence doit nous guider dans cette tâche, nous ne devons pas nous plus nous borner à des solutions simplistes. Rien ne doit nous faire prendre nos désirs pour des réalités. Encore moins devons-nous laisser à une tradition quelconque le soin de déterminer à notre place les formes qu'en telles ou telles circonstances doit revêtir notre activité.

Il faut avoir le courage d'examiner les événements autrement que d'une manière superficielle et avoir la franchise des déductions qui s'imposent. Ainsi, la théorie de la substitution immédiate du régime communiste libératoire au régime capitaliste au moyen du coup de baguette magique de la révolution, ne peut satisfaire quiconque se donne la peine de réfléchir à la leur des instructions fournies par l'histoire.

Il faut constater que les rouages de l'organisation sociale sont extrêmement complexes et nécessitent un examen minutieux qui nous conduit à envisager les nécessités de la période bouleversée qui suivra la révolution. Quelles seront au juste les formes que celle-ci pourra revêtir ? C'est ce qui lui serait difficile de définir d'une façon précise.

Toutefois, nous ne pouvons laisser de côté cette question primordiale, et tenant compte de l'expérience des révolutions passées, nous efforçons de déterminer le sens que, suivant les conditions du moment, pourra prendre cette période.

Considérons-nous la période insurrectionnelle ? Nous sommes dans l'obligation d'articuler l'organisation de la lutte armée et de toutes les conséquences qui, en découlent. La réglementation de la production, de la consommation, des services publics, etc. Autant de questions importantes, puisqu'elles conditionnent la vie d'une ville, d'une région, d'un pays et que de leur arrêt ou de leur continuité dépendra le sort de la Révolution.

Enfin, l'interdépendance de plus en plus accentuée des capitalistes mondiaux nous incline à penser que le régime, issu de la révolte des masses opprimées, rencontrera d'énormes difficultés pour se développer dans un seul pays.

Il faudra donc envisager les moyens d'exten-

Engène Guilloit en conseil de guerre

(Suite de la première page)

Ses dires ne vont guère être plus agréables, que ceux de l'abbé Bach, au président. Celui du reste, ne laisse pas que d'en montrer quelque humeur.

Je considère l'objection de conscience comme légitime. Je défends Guilloit, parce que ma conviction est qu'il a agi dans le sens le plus conforme à la dignité humaine. Quoi que Guilloit, soit abîmé le pasteur lui apporte son témoignage, car dit-il, ce dernier agit dans le but le plus louable.

Et la défense de la patrie, demande le président. Comment accommodez-vous ses nécessités avec les obligations de votre morale.

J'ai fait la guerre. A l'armistice j'étais sous-lieutenant. En 1923 j'ai renvoyé mon brevet au Ministère. J'ai été évincé par un jugement du Conseil de Guerre de Lille.

Le pasteur — Deux questions étaient soulevées au Conseil : 1^{re} Y a-t-il faute contre la discipline ? 2^e Y a-t-il faute contre l'honneur ?

A la majorité de quatre voix contre une, il fut déclaré qu'il y avait faute contre la discipline, mais à la même majorité, il fut répondu qu'il n'y avait aucune faute contre l'honneur.

Le président a alors, cette saillie mémorable, que la leçon de mettre en joie, une bonne partie de l'auditoire.

Oh ! dit-il, l'honneur et la discipline ce n'est pas la même chose. Heureusement, d'ailleurs...

Mais, voyant, qu'il a commis une impertinence, à l'égard des trahisseurs de sabres, qui sont à côté de lui, il se rattrape prudemment.

Ce sont deux choses, qui ne sont pas incompatibles, non plus...

Tout le monde s'esclaffe, des incongruités que notre Gorse prodigue, à foison...

Le pasteur Roser a achevé sa déclaration. Avant qu'il quitte la barre, le président lui fait part de la stupeur, où l'a mis, son étrange apologie de Guilloit.

C'est ensuite, au tour de notre ami : HAN RYNER

à témoigner. Il le fera avec la discrétion ironique, qu'il montre en toutes occasions. D'une voix douce, dont tous ont apprécié la suave musicalité, Han Ryner dit tout le bien-fondé des idées de Guilloit « martyr » de ses idées.

M. Gorse se récrie.

Un martyr ! Mais il n'a subi aucune torture, et il n'est nullement question de le condamner au supplice.

Han Ryner veut bien expliquer à l'ignorance toute judiciaire de M. Gorse, qu'étymologiquement, le mot martyr, signifie témoin.

« Va pour martyr, concède, avec un geste las, M. Gorse.

Ryner continue.

Eugène Guilloit a voulu être le témoin de sa vérité. Il a pensé qu'il fallait, pour abolir la guerre, donner l'exemple. Peut-être s'est-il placé à l'avant-garde des pacifistes.

Ne tirez pas sur cette avant-garde, pour l'honneur de l'humanité, et même de celui de la magistrature, ajoute-t-il, avec sa subtilité souriante.

Guilloit a obéi à sa vérité. Sa vérité, est aussi la vérité humaine. Elle sera, celle de demain.

Et il dit au Président, que tous, avec nous, uniformes, désirent la paix, ou feignent de la désirer.

Les objections de conscience font partie de la Grande Armée de la Paix. Ils sont de l'avant-garde. Et ils marchent un peu vite, voilà tout.

Le président, impayable, a ce mot : Ce sont les peuples qui marchent lentement.

Ryner, objecte qu'en Angleterre, une loi est intervenue, reconnaissant les droits de l'objection de conscience.

M. Gorse, avec une vivacité comique, riposte que cette loi, pendant la guerre, fut supprimée, d'autrement il n'y aurait pas eu un seul homme sur les champs de bataille.

Il a sorti, cela, gentiment. On ne bouscule pas les sacro-saints principes avec plus de grâce ournoise, que ce satané président.

A fait voir, consciemment ou non, en quelle estime il convenait de tenir les patriotes de guerre, qui s'abstiendraient tous, s'ils en avaient la possibilité légale.

Han Ryner montre encore quelle est la sion du mouvement révolutionnaire comme une nécessité urgente pour le nouvel état social.

Voilà énumérées quelques-uns des problèmes qui peuvent solliciter l'attention de l'U.A.C.R. Nous spécifions de l'U.A.C.R. parce qu'il nous paraît indispensable que, sur des questions de cet ordre, soit prise une position d'ensemble. Nous l'avons déjà dit et ne craignons pas de le répéter encore, notre lutte contre le régime ne prendra de l'efficacité qu'autant qu'elle s'appuiera sur des bases concrètes et qu'elle sera menée avec ensemble, par des éléments sérieusement organisés.

L'éclectisme que nous avons banni peu à peu de notre organisation comme source de confusion perdurera ne peut logiquement subsister en théorie sans être une menace permanente de dégénérescence.

On nous a traités de « révisionnistes ». Si le fait de vouloir adapter notre tactique aux exigences du moment peut être assimilé au révisionnisme, nous sommes de ces révisionnistes-là.

Certes, nous ne nous méprenons pas quant aux énormes difficultés de la tâche que nous entreprenons. Nous commettrons peut-être des erreurs, nous ferons des faux pas, peu importe. Mieux vaut se tromper en tentant de redonner plus de vigueur à notre mouvement que de se complaire dans les solutions de paresse d'un autre âge.

On dressera contre nous, comme on l'a déjà fait, l'épouvantail du Libéraire en diluée, ou de sa disparition possible. Ceci n'est pas pour nous effrayer. Si la vie de notre journal est subordonnée à l'abandon de toutes discussions théoriques ou pratiques, nous préférons laisser à d'autres le soin d'en assurer la parution.

A ceux qui ne voient le mouvement qu'à travers un « beau journal » aux partisans de la « porte ouverte », qui veulent grouper le plus d'anarchistes possible, de réaliser la « grande unité ». Nous ne tomberons pas dans le travers qui consiste à lancer un appel à la fraternité. C'est plus à la raison qu'au sentiment de nos adhérents que nous nous adressons.

Aux de dire si nous sommes dans la bonne voie. Qu'il nous soit permis de dire, en terminant ces lignes, question de boutique, n'est à l'origine de la discussion qui s'ouvre. L'avenir de notre mouvement est le seul guide de notre pensée.

Aux groupes de faire l'effort de compréhension nécessaire pour se situer en toutes connaissances de cause.

R. Boucher, Delobel, N. Faucher, R. Frémont, René Chislain, Lashortes, Lucien Pochetier, Rémyron (membres de l'U. A. C. R.)

haute moralité de Guilloit. Guilloit représente l'objection de conscience dans toute sa pureté. Il n'a caché ses opinions, un certain temps, que parce qu'il avait un devoir concret, le devoir filial, à remplir avant son devoir.

Han Ryner, invoquant Saint Augustin, qui a dit :

« Que la constance des martyrs avait fini par faire rougir les lois qui les condamnaient », demande au Tribunal d'acquiescer Guilloit.

Puis M.

FELICIAN CHALLAYE

Professeur de philosophie au Lycée Condorcet, ancien combattant, vient dire tout le bien qu'il pense de Guilloit, et combien les mobiles qui l'ont poussé à se déclarer objet de conscience, lui apparaissent beaux et approuvables. M. Felician Challaye a été blessé au front. D'avoir souffert à la guerre, il en a tiré une leçon. Il a renoncé à toute idée

